N’zid

Du même auteur

Les Hommes qui marchent
Ramsay, 1990 ; rééd. Grasset, 1997
Le Livre de Poche, 1999

Le Siècle des sauterelles
Ramsay, 1992
Le Livre de Poche, 1996

L'Interdite
Grasset, 1993
Le Livre de Poche, 1995

Des rêves et des assassins
Grasset, 1995
Le Livre de Poche, 1997

La Nuit de la lézarde
Grasset, 1998
Le Livre de Poche, 2001

MALIKA MOKEDDEM

N'zid

r o m a n

EDITIONS DU SEUIL
*25, boulevard Romain-Rolland, Paris XIV^e^*

ISBN 978-2-02-114449-9

© Éditions du Seuil, mars 2001.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

Poète – tu n'écris ni le monde ni le moi
tu écris l'isthme
entre les deux.

ADONIS, *Pour saluer Georges Schéhadé*

Pour ma tribu préférée :
Julienne, Marjorie et Jérémie Brabet
Lina, Alice et Vincent Steinebach
Raymonde et Joseph Adonajlo
Phyllis, Harvey, Hilary et Matisse Baumann

I

Elle bascule. Les mains battent, griffent l'air. Une douleur lui vrille le front, la tire entre deux eaux comme un poisson harponné. Le cœur s'affole. Le sang frappe. La peur lui écrase les poumons. Un tumulte, des cris lui parviennent. Elle s'en éloigne, se laisse couler. Happée par le néant, elle flotte en totale apesanteur.

Lorsqu'elle remue enfin et jette un regard par-dessus bord, la mer et le ciel sont deux lames de lumière, la grand-voile et le génois, de plomb. Rien ne bouge. Elle resserre les paupières. La torpeur la submerge et de nouveau la noie. Affalée dans le cockpit, elle ressemble à un pantin abandonné sur un manège en panne.

Une onde, sans doute celle d'un cargo lointain, soulève le lisse des eaux, fait soudain rouler le bateau. La bôme de grand-voile bondit à tribord. Bridée par l'écoute, elle revient d'un coup sec. Sa toile claque comme une gifle.

Elle sursaute, s'assied.

« *Calmasse…* »

Elle déglutit à plusieurs reprises. La langue colle au palais. Elle a soif. Devant elle, s'ouvre la gueule noire du rouf. Les bras tendus, le pas vacillant, elle se dirige vers elle, se tient aux cloisons pour descendre les marches,

s'immobilise en bas, s'accroche aux parois. Sa main trouve la porte du frigo, attrape une bouteille. De l'eau lui dégouline dans le cou. La sensation de froid lui coupe le souffle. Elle s'ébroue, boit encore, se tourne vers le carré : les coussins des banquettes, un cendrier, un chapeau… gisent sur le plancher. Bouche bée, elle regarde ce chaos, s'agrippe, referme les doigts sur les choses. Ses mains les reconnaissent. Ses mains savent. Elles entreprennent d'encastrer le cendrier dans la table, emboîtent les coussins sur les dossiers des banquettes, accrochent le chapeau… Malgré ces gestes étrangement familiers, ses traits gardent leur expression perdue.

Le miroir de la cabine de bain l'arrête. Pris dans la résille du halo filtrant à travers le hublot, un visage tuméfié flotte comme dans une flaque d'eau. Un énorme hématome semblable à un champignon vineux dévore la moitié droite du front et de la joue. L'horreur la visse à cette vision. Les yeux ne cillent pas. Elle s'arrache ses vêtements. Découvrant les marbrures des épaules, des cuisses et celle qui marque la gorge, elle bondit hors de la cabine, s'empare des jumelles, se précipite sur le pont. À perte de vue, la mer et le ciel, une même peau lisse, sans indice.

Une pression dans la poitrine. Un vide trop grand ou un écrasement ? Inintelligible cauchemar. Le souffle s'accélère. Les yeux s'écarquillent. Elle court, traverse le pont, grimpe sur le balcon avant, se jette dans la mer, nage vers l'arrière du bateau encalminé, en fait deux fois le tour d'un crawl rapide, se retourne dans l'eau, repart. L'épuisement la calme peu à peu.

Assise sur le rebord du cockpit, les jambes pendant dans le vide, le visage dans les mains, elle ne parvient pas à réfléchir. Elle ne sait pas ce qui lui arrive. Elle se demande pourquoi le bateau ne se renverse pas sur le mât pour la protéger de la fournaise. Il n'y a pas un mouchoir d'ombre sur le pont. Elle jette un regard traqué vers le haut mât. La girouette tourne mollement sur elle-même, déboussolée par l'absence d'air.

Elle finit par se lever avec peine, regagne l'intérieur du rouf. Ce papier… posé sous un cendrier, là en évidence sur la table à cartes, elle l'a déjà vu en passant. Elle s'en approche avec méfiance, s'appuie à la table, l'observe. C'est un mot griffonné à la hâte. Elle lit, sans saisir le papier : « Pas le choix ! Pardonne-moi. J'ai pu les convaincre que tu ne savais rien, obtenir qu'ils te laissent en vie. Quitte ces eaux ! Dans le coffre avant : des faux papiers, un fusil ! À bientôt. » Une seule lettre signe ce mot « J ». Autour d'elle, le silence semble avoir claqué le ciel sur la mer. Pas un craquement du bateau, pas un froissement d'eau ne viennent soulager sa tension. Elle fixe d'un air bête le J qui signe ce mot sans parvenir à deviner les lettres manquantes :

– J, J… J ?

Le livre de bord lui apprend qu'elle navigue entre le Péloponnèse et le bas de la botte italienne. Coup d'œil au cadran de la montre. Le dernier relevé date d'un peu plus d'une heure seulement. L'aiguille de l'anémomètre est collée à cinq nœuds. Celle du loch oscille entre un et deux. Le baromètre est au beau. Le compas indique

plein ouest. Le pilote automatique couine de loin en loin sans forcer.

Elle enregistre ces renseignements sur sa position, sa navigation, mais reste égarée à elle-même.

Elle se remet à déambuler à l'intérieur du bateau. Un sac à main dépasse d'une équipée. Elle le prend, l'ouvre, constate son désordre. Assise dans le carré, le sac sur les genoux, elle considère avec attention chaque objet sorti avant de le poser devant elle sur la table. Un poudrier. Un rouge à lèvre. Le bâton est brun. Elle passe le dos d'une main sur sa bouche. Aucune trace. Elle continue. Un mouchoir sans initiales. Un ticket de cinéma daté du 26 juin. Le nom du cinéma, *La Clef*. Un agenda dont les noms ne lui rappellent rien. Deux stylos, l'un à plume, l'autre, un roller. Aucune pièce d'identité. Ni chéquier. Ni carte bleue. Quelques billets de banque dans le portefeuille. Une photo : un homme et une femme. La femme ! C'est celle du miroir, hématome en moins. L'homme est basané, presque noir, grand. Au fond du sac, une croix du Sud en argent massif, ornée de motifs touareg et montée en pendentif sur un fin ruban noir. La croix du Sud lui remplit la main, lourde, indéchiffrable. Elle pose l'autre main sur elle et ferme les paupières. Le sang chauffe, monte à la tête avec un ballottement sous les cheveux. Abandonnant le sac, elle va déposer la photo et le bijou sur la table à cartes, revoit la missive :

« *Il a dit dans le coffre avant ?* »

Avec des gestes à présent saccadés, elle enlève les mousses de la couchette, le couvercle du coffre, jette

tout dans le carré, découvre une mallette : une carte d'identité et un passeport sont au nom de Myriam Dors, née en 54 à Colombes, domiciliée rue Mouffetard à Paris. Le visage sur les photos d'identité, le même. Celui du miroir. Celui de la photo de vacances. Mais le nom comme le prénom ne lui disent absolument rien.

« *Myriam Dors ?* »

Le bateau, lui, a été rebaptisé *L'Aimée*. Son livret en main, elle tend l'oreille comme si elle s'attendait à ce que la coque lui murmurât son vrai nom. Il ne lui vient pas. Elle remet à plus tard son identification et continue à explorer le contenu de la mallette. Sous un paquet de lettres adhésives, reposent, soigneusement rangées, des liasses de billets de banque. Une voile parachute tapisse le coffre, formant un froissé blanc sur lequel se découpent les lignes sombres d'un fusil. Un gros calibre.

Tout à coup, elle a froid. Elle sent son corps de fer froid. Elle ne peut plus bouger. Elle sait qu'il y a un danger sur le bateau. Mais elle a beau se concentrer, elle ne parvient pas à le deviner. Elle ne sait pas ce qu'elle cherche, ce qu'elle doit rechercher. Des armes ? De la drogue ? De rage, elle fouille tous les coffres les uns après les autres, vide leur contenu en vrac dans le carré, s'attaque ensuite aux équipées. Le sang bat dans sa tête. Sa transe dévaste le bateau. Exténuée, elle s'échoue de nouveau sur les marches du rouf. Les yeux agrandis balaient le champ de bataille devant elle. À présent, son calme s'apparente à de l'abattement. Main-

tenant elle sait. Quelque chose s'est détraqué dans sa tête. Elle sait qu'elle ne se souvient plus de rien.

Elle sort une chemise et un short de la penderie, s'habille, les yeux rivés au miroir et dit :

– Myriam. Myriam. Myriam…

Juste pour entendre, réapprendre le son de sa voix. Car le prénom ne lui évoque rien. Il est comme un passe. Il pourrait lui ouvrir n'importe laquelle des identités des deux rives. Il pourrait la rattacher à tant de pays qu'il confine à la négation. Il lui reste une langue. Celle de la lettre, des faux papiers, des cartes de navigation, des livres de la bibliothèque… En parle-t-elle d'autres ? Par quel lien la tient celle-là ? Celui du sang ? D'une guerre ? D'une dissidence ? Du métissage d'un exil ? Quoi qu'il en soit, la langue nourricière n'est pas forcément celle de la mère. Ça, elle ne l'a pas oublié.

Munie d'un couteau, elle gratte à regret le vrai nom du bateau, « Tramontane ». Il se décolle par lambeaux mais demeure inscrit en creux. Même l'usage d'un flacon de dissolvant trouvé dans la cabine de bain ne permet pas de l'effacer complètement. Il reste comme un tatouage, d'une tonalité plus claire, de la coque. Mais les lettres adhésives, préparées à cet effet par J., sont plus grosses. Bientôt « L'Aimée » couvre l'empreinte de « Tramontane ». Songeuse, elle examine le résultat. Une superstition de marin lui revient. Elle la formule à haute voix avec une pointe de sarcasme :

– Ça porte malheur de changer le nom d'un bateau !

Elle réalise soudain que l'idée d'enfreindre les directives de J. ne l'effleure même pas. Ce qu'une telle confiance suppose la laisse pantelante. La douleur, la peur structurée lui manquent. Lui manque leur terrible intensité qui l'aurait écrabouillée au plus fort de l'existence. Lui manque la consistance requise pour être brisée. Elle, elle a été effacée. Elle est comme un fantôme qui aurait oublié de déterrer son histoire. Elle n'a plus rien à hanter. Même le présent n'a de tangible que les élancements lancinants de ses tempes, le froissé des voiles encalminées et la mer, blessure vive de lumière. Elle porte les mains à la tête et caresse la bosse du front.

Debout dans la jupe du bateau, elle ressasse son nom : « Tramontane, Tramontane, Tramontane. » Un tumulte de chênes verts et de pins lui monte à la tête. La tramontane est tiède d'avoir crapahuté de vallées oubliées par les eaux en rocailles où l'été brûle encore. Elle sent la garrigue. Un mélange d'aromates et de résineux dans les narines, elle se voit courir entre des vignes gorgées de sang. Devant elle un vol d'étourneaux tourbillonne, enfume l'azur. Une voix d'homme se visse dans ses tympans. C'est une voix rieuse. Assourdie par les rafales, elle l'appelle sans qu'elle puisse distinguer le prénom. Elle ferme les yeux. La voix s'esclaffe et la poursuit. Est-ce celle de son père ? De J. ? Elle se tient aux haubans pour ne pas tomber à la renverse, terrassée par le désespoir, et crie :

– J. J. J. ? Jamil ? Jean ? Joan ? Joachim ?

Accrochée aux haubans, dont les câbles lui cisaillent

les mains, elle sent le vide l'aspirer de nouveau, sent tourner en elle la scansion de ce mot :

« *Tramontane, tramontane, tramontane.* »

Le souffle du vent la reprend. L'emporte vers un autre paysage, une autre saison. Ses bourrasques s'écrasent sur des vallons pelés avec des hurlements hallucinants. Plus bas, des paquets de mer explosent sur les rochers. Des tornades d'écume et d'embruns s'élancent à l'assaut des falaises. La lumière est incisive. Sur l'indigo du ciel s'étirent avec insolence trois ou quatre nuages en os de seiche. Courbée contre le vent dont le froid lui brûle le visage et les mains, elle regarde, immobile, la folie de la mer. Les embruns plantent dans sa peau leurs échardes de sel. Elle serre davantage les yeux, se concentre sur cette sensation et, dans une illumination, murmure :

– Le Créous !

Elle a utilisé la prononciation catalane du cap Creus, « *le Horn de la Méditerranée* ». L'expression s'impose à elle, la bouleverse. Elle se torture vainement à en chercher la genèse. Tramontane dedans, elle ouvre les yeux sur le calme des eaux. D'une main lasse, elle palpe son front et dit à la mer :

– Heureusement tu es là, toi.

Mélancolie, peur et colère se disputent ses pensées, vite balayées par la stupeur. Cette humeur labile achève sa désorientation. Pour échapper au tournis, elle s'applique à parer aux exigences du moment, s'impose un impératif : mettre la plus grande distance possible entre elle et ce… Elle ne sait comment qualifier J.

Pendant une fraction de seconde, elle songe à envoyer le spi. Un bref coup d'œil vers le haut du mât suffit à l'en dissuader : la girouette tourne sur elle-même de trois cent soixante degrés. Les voiles pendent au-dessus des eaux repassées. Elle ne connaît que trop bien ces calmes de la Méditerranée après lesquels la traîtresse peut se déchaîner avec une rare furie. Un coup de jauge au réservoir, à ras bord, aux deux jerrycans placés dans le coffre arrière, pleins eux aussi, elle enroule le génois, borde la grand-voile et se résout à mettre le moteur en marche. Elle se réjouit même d'entendre son ronronnement et en accélère la cadence.

En feuilletant le livre de bord, elle apprend que le bateau a été emmené en Grèce au printemps dernier. Parti du golfe du Lion, de Port-Camargue plus précisément, il a gagné la mer Égée en quelques escales d'une nuit, ici et là. Après un séjour de trois jours à Bodrum, il a navigué dans les eaux de l'archipel du Dodécanèse jusqu'à Rhodes. Encore une étape à Chypre, puis il a mis le cap sur l'Égypte pour une relâche de près d'un mois. Ensuite, il est remonté aussi rapidement à travers les Cyclades jusqu'au golfe de Corinthe pour une autre station à Athènes.

Les longs périples menés tambour battant entre Port-Camargue, Athènes, Chypre et Le Caire l'intriguent. Ils lui semblent plutôt tenir de la course avec escales que de l'allure habituelle de la plaisance :

« *Est-ce que tu étais du voyage ?* »

L'été, le meltem déferle avec violence sur cette partie de la Méditerranée, la transformant en écumoire. Vent

dans le nez, la remontée de l'Égée ne peut se faire qu'en tirant des bords sur une mer hachée. Une pratique sportive de la voile qui rebute les adeptes du farniente. Aussi beaucoup de plaisanciers préfèrent-ils passer cette saison entre le golfe de Corinthe et les mers Ionienne et Adriatique. Le printemps est plus propice à la navigation dans l'Égée… Elle sait tout cela :

« Est-ce que tu y étais ? »

Une image pourchasse l'autre. Elle voit le rivage turc aux calanques profondes. Elle voit s'y entrelacer les ombres et les lumières. Les franges sombres des bois de pins parasols serties par la blancheur des plages. Les fluorescences jade, turquoise et opale des criques. Le cristal de l'atmosphère. Elle voit le saphir des îles grecques dans l'écrin des eaux. Elle voit les anses fermées où dansent trois ou quatre barques de pêche. Elle voit les couleurs vives des barques. Elle voit les hameaux et villages haut perchés, suspendus entre ciel et mer. Des odeurs s'en mêlent. Celles du genêt, de la sauge, du myrte et du romarin entêtent les sentiers, des rochers léchés par la mer aux pitons où corne le vent. Elle sent celles un peu âcres des géraniums, du lait de figuier, braisées par la chaleur des pierres des terrasses. Elle sent celles des aubergines et des poivrons aux fenêtres des cuisines. Elle sent les viandes grillées des uniques gargotes. Elle entend leurs grésils. Cette rétrospective tisse en elle une touffeur animale. Elle éprouve le plus grand mal à s'en ébrouer pour reprendre son investigation sur l'itinéraire du voilier.

Le bateau a quitté Athènes quatre jours auparavant pour les îles de la mer Ionienne : Corfou, Ithaque puis Céphalonie. C'est de celle-ci qu'il est parti ce matin même, 2 juillet, à l'aube, cap vers le sud-ouest comme s'il se rendait en Tunisie. Sa route a été déviée de quinze degrés, en début d'après-midi, en direction du détroit de Messine.

Elle examine la peau de ses bras, ne lui trouve pas le buriné des longs séjours en mer :

« *Quatre à cinq jours. Oui. Pas plus. Ça colle.* »

Elle continue à parcourir les pages du livre de bord, y apprend qu'à quelques exceptions près, des lieux dangereux ou du moins peu favorables à la voile, la Méditerranée n'a pas de secret pour le bateau. Pour elle non plus.

« *Qu'est-ce que… Cette voix ? Elle court dans la tête. Elle dit "elle"?* »

Elle voudrait que la voix se taise. Elle a mal au crâne. À chaque mouvement, elle sent un ballottement visqueux dans son cerveau et craint qu'il ne lui goutte au nez. La nausée lui soulève le cœur. Elle voudrait voir le bateau s'envoler, si seulement elle savait où aller. Exaspérée, elle abandonne le livre de bord, s'empare de la carte globale de la Méditerranée, scrute les noms des pays. Certains lui sont plus chers que d'autres. Elle ignore pourquoi. Assaillie par des intuitions fugaces ou troublantes, le nez collé à la carte, le souffle haletant et le regard dérivant sur le pourtour de la mer, elle prend conscience du rocambolesque de sa quête :

« *Tu es en mer. Pas au marché. Tu ne peux pas acheter un pays à sa mine sur une carte. Tu ne peux pas.* »